

De Charybde en Scylla

MARDI 12 FÉVRIER 2013

Dominique Ziegler

EN COULISSE

Plus une situation est perverse et obscure, plus les moyens de l'appréhender et de la modifier sont compliqués. Ainsi va notre rapport au monde et à ceux qui le dominent. Il devient chaque jour plus difficile de savoir par quel bout prendre le problème, quel combat mener, tant les fronts sont multiples et les paramètres complexes. La contradiction guette en permanence ceux qui aspirent au changement radical de société.

Pour tout être habité par la soif de liberté et par la préoccupation du bien commun, l'ennemi a longtemps été symbolisé par l'Etat. Les marxistes voyaient en lui un auxiliaire efficace de la bourgeoisie, son incarnation la plus évidente. Renverser l'Etat bourgeois était une priorité. Mais une fois cette opération réussie, les communistes lui substituèrent un autre Etat, tout aussi oppressif que le premier. Lénine, qui n'avait peur de rien, avait annoncé la couleur: «Nous affirmons que pour atteindre l'abolition de l'Etat, il est nécessaire d'utiliser provisoirement les instruments, les moyens et les procédés du pouvoir d'Etat contre les exploités, de même que pour supprimer les classes, il est indispensable d'établir la dictature provisoire de la classe opprimée.» On connaît la suite.

Face à l'Etat bourgeois comme face aux Etats pseudo-révolutionnaires, seuls se sont dressés avec une même vigueur, une même exigence de justice, une soif inassouvie de liberté individuelle et collective, au long des siècles précédents et jusqu'à aujourd'hui, les anarchistes. Analysant sans fard la folie qui s'empare des hommes, même les plus remarquables, lorsqu'ils parviennent aux postes décisionnels, Bakounine prévenait: «Des hommes qui ont été les démocrates les plus rouges, les révoltés les plus furibonds, deviennent des conservateurs dès qu'ils sont montés au pouvoir. On attribue ordinairement ces volte-face à la trahison. C'est une erreur, elles ont pour cause principale le changement de

perspective et de position.» Haro sur l'Etat, donc, pour toute personne attachée à l'inaltérable valeur de liberté!

Comment donner tort aux anarchistes? Il n'est pas un exemple dans l'histoire dans lequel un Etat n'ait eu comme seule finalité de faire le jeu d'une caste minoritaire au détriment de la majorité de la population. Quant à la notion de représentativité et de droit de vote comme preuve du caractère équitable de nos démocraties bourgeoises, Bakounine, la balaie d'un revers de plume: « Tant que les travailleurs resteront dominés économiquement par une minorité capitaliste, le suffrage universel ne sera jamais que le moyen le plus sûr de faire coopérer les masses à l'édification de leur propre prison.»

Le «Contrat social» de Rousseau peut être interprété de plusieurs façons. Il préconise en effet la constitution d'un Etat fort, à laquelle se soumet l'individu afin que cet Etat lui amène en retour une liberté encore plus grande que la part qu'il concède à la collectivité. C'est la base théorique de nos Etats modernes. Mais Rousseau laisse aussi entendre que seule l'unanimité fait foi, et qu'un Etat parfait ne peut être que le fruit de la volonté de tous sans exception. Les politiciens de tout bord se réclamant du «Contrat social» auront bon soin d'oublier cette précision lorsqu'ils parviendront au pouvoir. Pas les anarchistes, qui demeurent, envers et contre tout, les tenants de la seule voie juste, qui puisse sortir l'humanité du marasme.

Toutefois, un danger théorique doublé d'un dilemme concret inextricable menace à l'heure actuelle même les théoriciens les plus affutés du combat antiautoritaire. Les castes dominantes se sont largement autonomisées et n'ont plus besoin de leurs agents étatiques. Les marchés fonctionnent en roue libre et la mondialisation se rit des prérogatives des Etats-nations. Malgré leur veulerie et leur soumission aux puissances de l'argent, les politiciens en charge des affaires de l'Etat doivent toutefois encore rendre un minimum de compte aux citoyens qui les ont élus. Ils doivent tant bien que mal, entre deux magouilles, essayer de maintenir le bateau hors de l'eau, sous peine d'explosion sociale généralisée.

En d'autres termes, la survie des Etats-nations est, à l'heure actuelle, que cela nous plaise ou non, un des derniers remparts contre la voracité meurtrière des requins qui tirent les ficelles de l'économie. Certes, il s'agit d'Etats soumis, corrompus, mais dont la disparition aurait des conséquences humaines encore plus catastrophiques et ne ferait qu'aboutir à la réalisation définitive de ce nouveau féodalisme mondialisé high-tech, qui se dessine chaque jour avec plus de netteté

comme dans les plus sombres romans d'anticipation.

A cette situation racinienne s'ajoute la terrifiante imposture des ultra-libéraux, reprenant les mots mêmes de l'anarchisme, contre l'Etat, contre toute forme de contrôle, façon ultra-maligne d'avoir toute latitude de se comporter en bandits de grand chemin sous couvert de principes libertaires. D'anciens soixante-huitards, et autres «gauchistes historiques», prêtent d'ailleurs main forte à cet aboutissement d'un capitalisme décomplexé en faisant don de leur personne avec un acharnement que même Bakounine n'aurait pu imaginer. La confusion est donc totale. Rousseau disait: «Le faux a une quantité infinie de visages». Le chemin est ardu pour celles et ceux qui essaient de décrypter la réalité du monde derrière la multitude des subterfuges, et qui en combattant un ennemi risque d'en favoriser un autre. Bref, entre la peste et le choléra...

* Auteur metteur en scène, www.dominiqueziegler.com